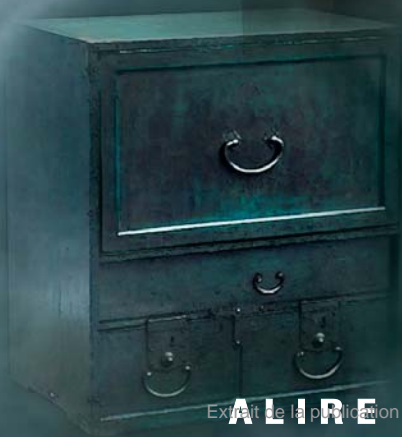


ERIC

W
R
I
G
H
T

UNE ODEUR DE FUMÉE

Une enquête de Charlie Salter



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE
UNE ODEUR DE FUMÉE...

« LA SECONDE PERFORMANCE DE CHARLIE SALTER
EST AUSSI RÉUSSIE QUE LA PREMIÈRE. »

Financial Times

« LE PERSONNAGE LE PLUS SOLIDEMENT HUMAIN
DE TOUTE LA BOUTIQUE POLICIÈRE. »

London Observer

« UN ROMAN SOLIDE ET SATISFAISANT,
AVEC DES PERSONNAGES BIEN RÉELS
QUI HABITENT UNE VILLE BIEN RÉELLE.
ET AVEC UNE SURPRISE À LA FIN, EN PLUS ! »

The Literary Supplement

« INGÉNIEUX, UNE NARRATION BIEN CONSTRUITE,
UN ROMAN QUI DONNE UNE FORTE IMPRESSION DE
RÉALISME QUANT AUX LIEUX DE L'ACTION.
MÊME LES PERSONNAGES MINEURS SONT DESSINÉS
D'UN TRAIT VIF ; ON FINIT CE RÉCIT
AVEC LE SENTIMENT DE LA COMPLEXITÉ
DES MOTIVATIONS HUMAINES ET
DE L'INCERTITUDE DE LA QUÊTE DE LA VÉRITÉ. »

Booklist

« CE QUI REND CE LIVRE SI PLAISANT,
C'EST L'IMPRESSON QU'IL DONNE
D'UNE RÉALITÉ AUX PROPORTIONS JUSTES.
CHARLIE SALTER EST UN BON COMPAGNON
À AVOIR POUR LE NOUVEL AN. »

Boston Sunday Globe

« UN RÉCIT POLICIER AUSSI DIVERTISSANT QUE
TOUT CE QU'ON PEUT TROUVER DANS LE GENRE,
MAIS DÉPOURVU DE L'AMBIANCE QUELQUE PEU
ARIDE ET STÉRILE DONT EST SOUVENT
AFFLIGÉ CE GENRE DE ROMANS. »

Dallas Texas News

« COMME DANS SON PREMIER ROMAN, WRIGHT
MANIFESTE UN TALENT CERTAIN POUR CAPTURER
LA MANIÈRE DONT LES GENS PARLENT,
LEUR FAÇON DE PENSER, LEUR COMPORTEMENT. »

San Diego Union

« CE POLICIER TROP HUMAIN
EST TOUJOURS AUSSI SYMPATHIQUE.

CHARLIE VIENT À BOUT DE SES SCRUPULES POUR
RÉSOUTRE L'AFFAIRE AINSI QUE SES MAUX DE TÊTE
PERSONNELS, AVEC CET HUMOUR AIMABLE QUI EST
L'UNE DES PLUS AGRÉABLES QUALITÉS DE L'AUTEUR. »

Philadelphia Inquirer

« UN MYSTÈRE PARTICULIÈREMENT BIEN FICELÉ,
MAIS CHARLIE ET SA FAMILLE EN SONT LES
CHARMES PRINCIPAUX, DES GENS ACCOMMODANTS
ET VRAISEMBLABLES. CE ROMAN DEVRAIT GAGNER
À WRIGHT UNE LÉGION DE FANS. »

PW

UNE ODEUR DE FUMÉE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
Une affaire explosive. Roman.
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
Une affaire délicate. Roman.
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
Mort au générique. Roman.
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
Mort à l'italienne. Roman.
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
Une mort collégiale. Roman.
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
La Dernière Main. Roman.
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

UNE ODEUR DE FUMÉE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Nous remercions aussi le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Smoke Detector © 1984 ERIC WRIGHT

© 2004 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

CHAPITRE 1

À Toronto, septembre est le mois le plus agréable. L'été est parfois chaud et humide et l'hiver est trop long, mais pendant quelques semaines, entre ces deux saisons, la ville jouit de chaudes journées ensoleillées pas trop humides et de nuits suffisamment fraîches pour dormir.

Salter ouvrit les yeux et regarda le morceau de ciel qu'encadrait la petite fenêtre du deuxième étage : les branches blanches d'un bouleau argenté couvert de feuilles jaunes se détachaient sur un ciel bleu sans nuages. Il fouilla sous la couette à la recherche de sa femme et la secoua pour la réveiller :

— Regarde, dit-il. Regarde dehors.

Il se glissa hors du lit et se dirigea vers la fenêtre, nu, les genoux fléchis, s'efforçant de masquer son derrière à la vue de tous les voisins susceptibles d'avoir les yeux rivés à leurs jumelles.

— Bon sang, c'est merveilleux ! s'exclama-t-il.

Puis, comme il avait un peu froid, il retourna à quatre pattes dans le lit et tendit le bras vers Annie, mais elle avait disparu pendant qu'il se délectait de cette belle matinée. Il l'entendit ouvrir la douche à l'étage au-dessous et il resta allongé, immobile,

pendant cinq minutes, jusqu'à ce que le bruit d'eau cessât. Il descendit alors l'escalier quatre à quatre et alla tambouriner sur la porte de la salle de bains. Annie l'invita à entrer et verrouilla la porte derrière lui ; Salter s'assit sur le bord de la baignoire et la regarda se sécher. C'était selon lui la meilleure façon de commencer la journée.

Elle avait quarante ans et, pour autant qu'il puisse en juger, elle n'avait pas pris une ride depuis dix-huit ans, époque à laquelle il l'avait vue nue pour la première fois. Elle lui faisait souvent remarquer des marques de décrépitude sur son épiderme vieillissant qui se relâchait, mais pour Salter, toutes les imperfections qu'elle lui montrait ne correspondaient à rien moins qu'aux plis et replis d'une peau recouvrant une charpente aussi compliquée qu'un être humain. Salter sentit que ses reins protestaient tandis qu'elle se drapait dans un drap de bain. Il soupira et ouvrit le robinet de la douche.

Au petit déjeuner, qu'ils prenaient pendant que leurs deux fils se préparaient pour aller à l'école, Annie annonça :

— Au fait, j'ai quelques petites choses à te dire, mais j'attends que tu aies fini de manger.

L'euphorie de Salter reflua. Le « au fait », prononcé sur une gamme descendante et suivi d'une pause marquée, préluait toujours à de mauvaises nouvelles. Il mangea deux rôties et jeta un coup d'œil au journal. Il pressentait la venue de quelque chose d'assez important ; dans le cas contraire, Annie le lui aurait tout de suite dit. Les garçons partirent, chacun de leur côté ; d'abord Seth, âgé de onze ans, qui les embrassa, puis son frère de quatorze ans, Angus, qui ne leur dit pas même au revoir. Bizarre, ça. Angus avait cessé les embrassades des

mois auparavant, mais il disait généralement quelque chose pour signaler sa sortie.

— Est-ce qu'il s'agit d'Angus ? demanda Salter une fois qu'ils furent seuls.

— Autant commencer par lui, répondit-elle.

Seigneur ! Il y en avait toute une liste.

Annie disparut en direction de l'escalier et revint avec deux magazines qu'elle posa à côté de son assiette. Il attrapa précautionneusement le premier et l'ouvrit au hasard. Une photographie s'étalait sur deux pages ; c'était une photo d'une fille nue pourvue d'énormes seins, agenouillée au-dessus d'un mâle étendu. Salter s'empara du second ; ce magazine-là était consacré aux activités de groupe.

— Où as-tu trouvé ça ? s'enquit-il.

— Dans le placard d'Angus.

— Remets-les où tu les as trouvés.

— Tu veux que je les remette dans son placard ?

— C'est ça. Là où tu les as trouvés.

— Que vas-tu faire ?

— Moi ? Je ne sais pas. Mais si tu les remets en place, ça me donnera le temps d'y réfléchir.

— Je lui ai déjà dit que je les avais trouvés.

— Merde. Bon. Donc, premièrement : Angus lit des magazines pornos. Quoi d'autre ?

— L'infirmière a appelé hier. J'ai oublié de te le dire. Ils veulent que tu fasses d'autres examens.

Salter avait récemment subi sa visite médicale annuelle et on l'avait déclaré apte au service.

— Pourquoi ? Quelle raison ? demanda-t-il.

— Ça a quelque chose à voir avec ton urine.

La peur lui fit monter la voix d'un ton :

— Quoi ? C'est quoi ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? J'ai du diabète ?

Annie secoua la tête.

— Elle a dit qu'il y avait du sang.

— Du sang ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Combien de temps me reste-t-il ?

— Elle a dit que ce n'était probablement pas grand-chose. Mais elle t'a pris un rendez-vous avec un spécialiste pour aujourd'hui.

— Pourquoi si vite ? Je croyais que ça prenait six mois pour avoir un rendez-vous avec un spécialiste.

— Tu as eu de la chance. Celui-là a un patient qui s'est désisté.

— C'est quel genre de spécialiste ?

Salter passait en revue à toute vitesse l'ensemble des maladies mortelles qui frappaient les policiers d'âge mûr.

— Je crois qu'elle a dit que c'était un urologue.

— Un pisse-froid ?

Il rit, en dépit des scènes qui se bouscuaient dans sa tête. Avait-il fait un testament ?

— Bon. C'est tout ? Angus a une poussée d'hormones et je suis en train de mourir. Autre chose ?

— Je vais travailler tard pendant quelques jours. Peut-être quelques semaines.

— Pour quoi faire ?

— Nous sommes débordés, Charlie, et de nos jours, on ne peut plus se permettre de refuser de nouveaux clients.

Annie était « femme à tout faire » dans une agence de publicité ; elle dénichait les sites, les plateaux et les accessoires pour le tournage des pubs.

— OK, fit-il. Angus est un obsédé sexuel. Je suis en train de mourir. Tu quittes la maison. Quoi d'autre ?

— Vraiment, tu ne m'aides pas, Charlie. Je suis désolée que tu t'inquiètes pour ta visite chez le docteur, mais je suis persuadée que tu n'as rien. Ne passe pas tes nerfs sur moi.

— Autre chose, à part ça ?

— Oui. La porte moustiquaire du deuxième étage est sortie de son rail. On dirait qu'une des roulettes est cassée.

— J'y jetterai un œil ce soir.

À plus d'un titre, c'était la pire des nouvelles qu'elle lui avait annoncées, parce qu'elle augurait probablement d'un mois de saga au cours duquel il passerait tous les samedis matin et une partie de la semaine à essayer de comprendre le problème, à trouver une quincaillerie qui vendait encore la pièce détachée (la porte avait dix ans) et, finalement, à apprendre à partir de rien, à force de tentatives et d'erreurs, comment remplacer la roulette sans aucun des outils requis pour cette tâche. Salter réparait ce qu'il pouvait dans la maison, mais il n'avait aucune aptitude à la mécanique et, devant un nouveau problème pour lequel il n'existait aucun réparateur désigné, il anticipait l'échec ultime de ses efforts dès le début et s'attaquait à la besogne de mauvaise humeur. Il avait par ailleurs perdu tout intérêt pour la maison, car il était parvenu à un âge où il préférerait vivre dans le temps présent plutôt que réparer pour l'avenir. Les années défilaient rapidement, et Salter n'avait plus aucune envie de bricoler. Il se leva pour partir.

— Tu penseras à Angus, hein, Charlie ? lui demanda encore Annie.

Salter enfila sa veste.

— Je penserai à lui, à moi et à la moustiquaire du deuxième étage, lui assura-t-il. Tu rentreras vraiment tard ?

— Si je dois rentrer après sept heures, je t'appellerai.

Annie se leva et ouvrit la porte du réfrigérateur.

— Il y a des œufs et du bacon, du rôti de bœuf froid, une moitié de tarte aux pommes, du fromage et une armoire pleine de boîtes de soupe. Tu pourras te débrouiller.

Elle l'entoura de ses bras dans un geste qui se voulait amical, réconfortant et sensuel, destiné à le soulager de toutes ses inquiétudes.

Mais tandis qu'il marchait vers le métro, la perfection de cette matinée sans nuages lui sembla constituer l'ironique toile de fond de son cosmos personnel menacé.

Au bureau, le sergent Gatenby l'accueillit comme une mamie qui sait qu'une surprise se prépare pour son petit préféré. Gatenby n'était pas beaucoup plus âgé que Salter, mais il était surnommé « le plus vieux sergent du Service » à cause de ses cheveux blancs et de ses manières avunculaires, qu'il avait acquis simultanément dans la trentaine. À l'époque, il n'était que « le plus vieux constable du Service ». Il avait passé l'essentiel de sa carrière à s'acquitter de ces tâches qui nécessitent le recours à un vieux flic bienveillant pour représenter la police, notamment auprès des enfants.

— Chieffie veut vous voir, annonça-t-il. Je pense qu'il a du travail pour nous.

« Chieffie », c'était le surintendant Orloff. À la suite d'une lutte politique au sein du Service, au terme de laquelle il s'était retrouvé dans le camp des perdants, Salter avait été mis au rancart pendant un an. Puis, par un coup de chance, l'une des corvées qu'il s'était vu confier lui avait donné l'occasion de résoudre une affaire d'homicide à Montréal, ce qui lui avait valu la gratitude de la police de Montréal et, ainsi, celle de ses deux patrons. On lui avait alors signifié que sa période d'exil pourrait bien toucher

à sa fin et aussi qu'il avait exagéré l'ampleur de l'hostilité à son égard. «Les rancunes ne sont pas éternelles», lui avait dit son nouveau surintendant, Orliff.

Salter se rendit au bureau du surintendant, où celui-ci l'attendait.

— Incendie criminel et homicide, annonça Orliff en tapotant les coins d'une pile de papier posée devant lui afin d'en aligner les bords.

Son bureau était dans un ordre parfait; sur les bords extérieurs, s'alignait une rangée de tas de papiers comme celle qu'il avait entre les mains.

— Suis-je à la Section des incendies criminels? demanda Salter.

— Vous leur donnez un coup de main. La Section ne sait plus où donner de la tête. Les trucs comme ça arrivent à la pelle et ils n'ont personne de disponible. Cette affaire jamaïcaine occupe tout le monde, expliqua Orliff.

Il faisait allusion à la chasse à l'homme en cours visant à découvrir le meurtrier d'une jeune fille noire qui avait été violée et tuée tandis qu'elle rentrait chez elle après avoir gardé des enfants. La communauté noire demandait des comptes.

— Que s'est-il passé?

— C'est chez un antiquaire de Bloor Street. La boutique a pris feu la nuit dernière. Les pompiers ont sauvé la bâtisse, mais ils ont trouvé le cadavre du propriétaire. Le décès est probablement dû à l'inhalation de fumée, mais l'autopsie nous le dira. Le feu est parti du sous-sol et l'enquêteur du Bureau du commissaire des incendies pense que c'est quelqu'un qui a mis le feu. Le propriétaire avait un appartement au-dessus de la boutique, mais il n'y vivait pas. Il avait une maison sur... (Orliff consulta ses notes.) Albany Avenue, dans les environs. Je pense qu'il

utilisait quelquefois son appartement, parce qu'il y avait un lit et des vêtements. Voilà. Vous devriez d'abord parler au Bureau du commissaire des incendies puis aller sur place pour vous faire une idée.

— Le Bureau du commissaire des incendies en a-t-il terminé? Je pensais que ces gars-là faisaient leur propre enquête.

— Seulement pour l'incendie criminel. Mais comme je vous l'ai dit, c'est un homicide. Le coroner est sur l'affaire et il nous a demandé de nous y mettre. Le feu n'était pas accidentel; le décès est donc un homicide commis par un ou des inconnus, comme on dit.

— Que suis-je censé faire? Je joue les remplaçants jusqu'à ce que les homicides puissent mettre quelqu'un sur l'affaire?

— C'est tout à fait ça, Charlie. Ils prendront la suite dès qu'ils pourront, mais peut-être que vous aurez tout résolu d'ici là. (Orliff sourit.) Je leur ai dit que vous aviez plusieurs autres tâches en cours, mais que, s'ils étaient désespérés, vous y jetteriez un coup d'œil. Ils m'ont dit qu'ils aimeraient bien que vous le fassiez.

Orliff regarda Salter et attendit. Ses propos signifiaient deux choses: *primo*, lui, Orliff, veillait sur Salter au point de faire en sorte qu'on le croie débordé et, *secundo*, les Homicides voulaient encore que Salter les aide même après avoir entendu qui il était. La conjonction de ces deux conclusions conduisait à une amélioration, petite mais significative, du statut de Salter. S'il déclinait cette mission, il pourrait attendre longtemps avant qu'on lui en confie une autre.

— Il y a qui, là-bas, maintenant? s'informa-t-il.

— Le constable Katesmark garde les lieux. Voici le rapport de l'agent qui est arrivé le premier sur le site de l'incendie. Et voici le nom de l'enquêteur du Bureau du commissaire des incendies. Bonne chance, Charlie.

Salter prit le papier qu'Orliff avait préparé et regarda le surintendant noter pour lui-même que le dossier était attribué à Salter, en précisant la date et l'heure. Le surintendant avait régulièrement gravi les échelons essentiellement grâce à sa méticulosité ; l'une de ses habitudes consistait précisément à faire un dossier sur tout. Ainsi, avant même le deuxième jour d'une affaire, Orliff avait accumulé une pile de rapports, de mémos et de notes pour lui-même, consignait littéralement tout ce qui avait été dit ou fait. Sur les étagères, derrière lui, se trouvaient plus d'une trentaine de dossiers pas tout à fait morts ; les armoires en contenaient encore des dizaines qui étaient clos, mais Orliff n'était toujours pas prêt à les enterrer plus profondément. Sur les rayons impeccablement rangés, trônaient quelques projets personnels : l'un d'eux était la recherche permanente que menait le surintendant sur les plans de retraite et l'autre dossier contenait les plans du chalet qu'il se faisait construire sur les collines de Kawartha. Pour Orliff, travailler était le moyen de bien subvenir à ses besoins et il ne perdait jamais de vue ni son travail ni sa finalité.

Salter retourna dans son bureau et mit Gatenby au courant.

— D'abord un meurtre et maintenant, un incendie criminel. Bientôt, on va nous confier des trucs d'espionnage, commenta Gatenby avec un petit rire. Charlie Salter, agent spécial. (Il se tordit de rire.) Vous avez déjà quelque chose pour moi ?

— Non, pas pour le moment. Contente-toi de dire à tous ceux qui auraient besoin de moi que je suis occupé, que je suis sur une affaire.

Salter s'autorisa un petit sourire. Insensiblement, la journée s'améliorait.

— Oh, je vais le leur dire. (Gatenby attrapa la corbeille « Arrivée » de Salter.) Ça oui, je vais leur dire. Je vais commencer par me débarrasser de ça.

Il s'assit et entreprit de renvoyer les requêtes à l'expéditeur, une par une.



Avant tout mouvement, Salter lut le rapport de police. L'alarme avait été donnée par téléphone à une heure cinquante-trois du matin. D'après le rapport, la police et le camion des pompiers étaient arrivés ensemble. L'incendie ne s'était pas étendu hors du sous-sol et avait été rapidement maîtrisé. Le propriétaire des lieux avait été retrouvé au pied de l'escalier menant au premier étage ; son décès avait été constaté à son arrivée à l'hôpital.

Salter appela le Bureau du commissaire des incendies et parla à l'enquêteur. Il lui posa en premier lieu la question évidente : pourrait-il s'agir d'un accident ?

— Nous ne le pensons pas. L'agent utilisé était de l'essence ou quelque chose d'aussi volatil. Les gars du camion ont dit qu'ils en ont senti l'odeur quand ils sont arrivés. Et on n'a retrouvé aucun contenant sur les lieux, ce qui signifie que quelqu'un a versé de l'essence par terre dans le sous-sol, y a mis le feu et est immédiatement sorti.

— Et la combustion spontanée ? demanda Salter.

La question était probablement stupide, mais il savait qu'Orliff la lui poserait, à lui.

— Ça, c'est autre chose. Généralement, ça nécessite un produit comme de l'huile de lin. Écoutez, inspecteur, je vais aller me coucher. Je passe devant le site de l'incendie pour rentrer chez moi. En tout cas, je peux le faire. Pourquoi ne me retrouveriez-vous pas là-bas pour que je vous fasse visiter? C'est nouveau, pour vous, non? En général, c'est Munnings ou Hutter qui est sur ce genre d'affaires.

Le ton de l'enquêteur était amical mais las.

— C'est vrai, je suis un novice. J'accepte volontiers votre aide.

— Dans une demi-heure, alors. On se retrouve là-bas.

Salter raccrocha et fourra le rapport dans sa poche.

— Je pars voir le lieu de l'incendie, Frank, déclara-t-il en se levant. Je serai de retour à midi.



Bloor Street, qui constituait autrefois la limite nord de la ville, était devenu un quartier commercial qui traversait sans discontinuer le cœur de Toronto. Au centre, là où elle croisait Yonge Street, les boutiques étaient branchées et chères, mais à quelques pâtés de maisons de là, dans quelque direction que ce fût, elle changeait de physionomie; Bloor Street devenait alors la rue principale de chaque quartier, se métamorphosant continuellement selon le caractère économique et racial de l'endroit.

L'édifice que recherchait Salter était situé à quelques coins de rue à l'est de Bathurst Street, à l'extrême limite d'un quartier dominé par Honest Ed's, un gigantesque marché d'aubaines dont la décoration était à mi-chemin entre celle d'un cirque et

celle d'une salle de jeux électroniques. Couvert de lampes de couleur et garni de ballons qui tournaient, ce magasin à prix réduits attirait une foule énorme par des spéciaux du jour tels que les poulets à un cent chacun (limite de un par client). En partie grâce aux lubies généreuses du propriétaire de cet établissement, Markham Street, qui croisait Bloor Street juste à l'ouest de Honest Ed's, s'était transformée en une petite colonie d'ateliers d'artistes, de restaurants et de brocanteurs, que le principal propriétaire du quartier avait baptisée «Mirvish Village».

À cet endroit, Bloor Street est un agréable embrouillamini de petites boutiques et de restaurants, installés dans les mêmes bâtisses à un ou deux étages construites au début du XX^e siècle à une époque où le quartier était essentiellement anglo-saxon. La composition ethnique en avait changé, mais la rue avait toujours cet air de Tooting Broadway de Toronto – comme l'avait une fois dit la mère de Salter dans une évocation de ses souvenirs d'enfance dans le sud de Londres –, emplie comme elle était de petites boutiques de vêtements et de marchands de fruits et légumes. Les enseignes des agences de voyages étaient désormais en grec et en portugais, et les mangues et bananes rouges se vendaient aussi bien que les carottes et les choux de Bruxelles. Partout, l'on pouvait acheter des pâtes, que l'on fût Italien ou issu de la vaste communauté estudiantine qui résidait à proximité, à distance de marche de l'Université de Toronto, qui s'étend largement dans la ville en direction du sud-est.

Salter trouva une place de stationnement à un coin de rue après le lieu de l'incendie. Il rebroussa chemin à pied vers la boutique. Le nom en était encore lisible : THE BOTTOM DRAWER – ANTIQUES

AND COLLECTIBLES (C. DRECKER). La façade du magasin était recouverte de contreplaqué, mais la porte était ouverte ; un policier en faction était en conversation avec un homme grisonnant qui avait à peu près l'âge de Salter. Ce dernier montra son badge et l'autre homme avança la main :

— C'est moi, le gars avec qui vous avez parlé, fit-il. Hayes, du Bureau du commissaire des incendies.

Il était solidement bâti mais sans une once de graisse. Il n'était pas très sale, mais à mesure qu'il s'approchait, Salter put voir la ligne que les cendres avaient tracée sur ses bottes et la suie qui soulignait les plis de son visage, qui témoignait d'une longue nuit de labeur. L'affaissement de son corps trahissait son épuisement.

— On ferait mieux d'entrer, proposait-il d'une voix qui révélait que, même si l'heure de la fermeture était dépassée depuis longtemps, il ferait le nécessaire pour mettre le policier au courant. Le feu est parti du sous-sol. Vous voulez descendre ?

Salter acquiesça et Hayes alluma la lanterne électrique qu'il portait.

— Il n'y a pas d'électricité, bien sûr, précisa-t-il.

Il ouvrit la marche vers le fond de la boutique, où les deux hommes empruntèrent un escalier qui conduisait en bas, vers le trou noir. Hayes éclaira la cave à la ronde. La pièce était carbonisée, toute noircie et dégoulinante de l'eau qui y avait été déversée. Fait surprenant, il semblait que le feu n'ait brûlé qu'une petite partie du plafond, où il avait creusé un trou de presque deux mètres au fond du sous-sol, à l'opposé de l'escalier.

— Ils sont arrivés à temps pour sauver la bâtisse, constata l'enquêteur. Ça n'a pas été long à éteindre. Les dégâts ont été principalement causés par la fumée.

Et par l'eau, songea Salter en contemplant le gâchis tout détrempe.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'était un incendie criminel ? demanda-t-il.

— OK, dit Hayes en s'éclaircissant la voix.

Quand il reprit la parole, il adopta un ton formel et pédagogique.

— Les pompiers ont senti une odeur d'essence ou de quelque chose de semblable. Le feu est parti du sol. Regardez. Vous voyez cette tache ? (Il désignait une zone plus claire sur le sol de ciment.) Rien à brûler ici, mais par contre, quelque chose a brûlé dessus : vous me suivez ? Bon. Le feu a atteint cet endroit, là. (Il montrait un amas carbonisé sous la partie brûlée du plafond.) À mon avis, il y avait là un tas de guenilles probablement imbibées d'huile. Il n'y a pas grand-chose d'autre à brûler par ici. Il ne se servait pas de cette pièce comme remise. Donc, on a un feu d'essence qui s'est transformé en feu d'huile. C'est pourquoi il y avait tant de fumée.

— Mais ça n'aurait pas pu être spontané ?

— Je pense que vous ne voulez pas vraiment dire « spontané », corrigea Hayes. Ce que vous voulez savoir, c'est si le feu aurait pu être déclenché accidentellement par quelque chose, c'est ça ?

Salter hocha la tête.

— Tout d'abord, poursuivit Hayes, il n'y a pas de fournaise. Tout fonctionne à l'électricité : l'éclairage, le chauffage, l'eau chaude. Tout, quoi. Les fils passent par le plafond, voyez. Maintenant, imaginons un feu d'essence déclenché par une étincelle électrique. En fait, n'importe quelle étincelle ferait l'affaire, mais il faut qu'il y ait le bon mélange d'air et d'essence au niveau du plafond. Vous me suivez ? OK. Maintenant, si on a ce mélange, ça

déclenche aussi une sacrée explosion qui pourrait soulever le toit. Mais il n'y a pas eu d'explosion. J'ai parlé à quelques badauds : personne n'a entendu ne serait-ce qu'un bruit de souffle. Donc, l'essence s'est enflammée quasiment au moment même où on la versait. Cela signifie que quelqu'un a aspergé le sous-sol d'essence, y a immédiatement mis le feu et a sacré son camp tout de suite. Rester ne serait-ce que quelques minutes aurait été dangereux. Autre chose : il n'y avait pas de contenant. Nous n'avons trouvé dans le sous-sol ni un bidon ni quoi que ce soit d'autre qui aurait pu contenir l'essence. La personne qui l'a versée a emporté le bidon.

Salter jetait un regard circulaire dans le sous-sol, suivant la démonstration de l'enquêteur. Le sol n'avait manifestement pas été balayé depuis des années. Il était jonché d'un amas de ferraille composé de quelques portemanteaux en acier, de dizaines de clous et de morceaux de fils électriques – rien qui pût avoir servi de contenant. Il montra du doigt une ampoule électrique et demanda :

— Que s'est-il passé ? Je croyais que ces trucs explosaient systématiquement.

Le bulbe était déformé par une protubérance d'un côté.

Hayes sourit.

— C'est l'un des indices qui permet de déterminer le point d'origine, exposa-t-il. Celui-ci est évident, mais dans le cas contraire, les ampoules électriques parleraient, parce qu'elles enflent du côté de la chaleur.

— Et les fenêtres ? demanda Salter.

La pièce était dotée de deux petites fenêtres au niveau de la rue, pourvues de gonds sur la partie supérieure du cadre et s'ouvrant vers l'intérieur et vers l'extérieur. Celle qui était la plus éloignée du

feu était encore intacte, les loquets rouillés sur place. L'autre fenêtre était suffisamment proche du tas de guenilles pour avoir brûlé. Hayes attendit que son élève ait lui-même procédé à un examen. À une époque, la vitre avait été cassée et remplacée par une contre-fenêtre bon marché en plastique. La bordure de carton carbonisée était restée en place mais le panneau de plastique, tout ratatiné, avait complètement fondu. Un courant d'air frais s'engouffrait dans l'ouverture. Le cadre, comme celui de l'autre fenêtre, était verrouillé et bloqué par la rouille, et les deux traverses étaient demeurées intactes.

— Personne n'est entré par ici, concéda Salter. Et maintenant ?

— En haut, répondit Hayes, passant devant. C'est quoi, votre affectation normale ? demanda-t-il sur le ton de la conversation.

Qui le sait ? se dit Salter. Il se rappela la blague de Gatenby :

— Je suis au peloton de renseignement, répondit-il. Contre-espionnage, principalement. Mais je fais aussi d'autres trucs.

Il sourit pour montrer qu'il plaisantait, mais l'enquêteur, qui lui tournait le dos, se contenta de hocher la tête pour signifier qu'il avait entendu.

Fini, les blagues, se promit Salter.

Hayes s'arrêta au pied de l'escalier qui menait au premier étage.

— C'est là qu'on l'a trouvé, déclara-t-il. Il était en caleçon. Je n'ai relevé aucune marque, mais le pathologiste nous en dira davantage. Il a fort probablement été intoxiqué par la fumée.

— Pourrait-il avoir mis le feu lui-même ?

Salter regretta aussitôt sa question.

— Vous pensez qu'il aurait pu mettre le feu au sous-sol et monter l'escalier pour aller s'allonger ?

L'étonnement pointait dans la voix de Hayes. Puis sa lassitude prit le dessus tandis qu'il expliquait à cet incompetent qu'on lui avait envoyé (au lieu de Munnings ou de Hutter) la stupidité de sa question.

Salter l'interrompt.

— Écoutez, je suis désolé. Je ne fais pas partie de l'équipe normalement chargée des incendies criminels. J'ai besoin d'un cours de recyclage, alors je vous serais très reconnaissant de m'exposer point par point comment vous êtes parvenu à vos conclusions. D'accord ? C'est vous, l'expert, alors je vous écoute.

La supplique de Salter entraîna un léger radoucissement du ton de l'enquêteur.

— Ces trois derniers jours ont été assez effrayants, confia-t-il. La fin de semaine dernière, il y a eu cinquante-huit feux dans la zone métropolitaine. La moyenne, pour une fin de semaine, est de trente.

— Pas surprenant que vous soyez fatigué, reconnut Salter. Donc, poursuivit-il, c'est ici que vous avez trouvé le propriétaire, en sous-vêtements. Si, par miracle, il avait réellement allumé le feu, on aurait trouvé un bidon près de lui. Et il faudrait aussi découvrir pourquoi il aurait été mettre le feu à sa propre boutique, en petite tenue. C'est ça ? Mais le truc évident, c'est qu'il a été asphyxié par la fumée, n'est-ce pas ?

Hayes acquiesça.

— À peu près, admit-il. Allons jeter un coup d'œil au reste, en haut.

Il se tourna pour ouvrir la voie.

En haut de l'escalier qui débouchait au premier étage, un petit palier permettait d'accéder à un

minuscule appartement. À l'arrière, une salle de bains récemment rénovée donnait sur la cour, qui était en fait une place de stationnement sur laquelle se trouvait un camion Volkswagen bleu. À côté de la salle de bains, une petite chambre avait été utilisée comme atelier; elle contenait les morceaux d'une table et d'une chaise berçante démontées. Une cuisine jouxtait la chambre, suivie d'une salle de séjour qui occupait tout le devant de l'appartement et donnait sur la rue. Cette pièce était meublée d'un bric-à-brac provenant du stock de Drecker: un canapé-lit ouvert, deux fauteuils dépareillés et une vieille table basse. Le sol était recouvert d'un tapis aux motifs orientaux; un bar en bois blond occupait un coin, à côté d'un téléviseur tourné de manière à ce qu'on pût le regarder depuis le lit. Aucun tableau n'était accroché aux murs et l'ensemble dégageait une impression de campement plutôt que d'une pièce habitée. Les dégâts y étaient négligeables, bien que la pièce, comme la maison tout entière, sentît la fumée humide.

— Drôle de façon de vivre, non ? fit remarquer Hayes. Pas de tableaux ni rien.

— Je ne crois pas qu'il vivait ici, répliqua Salter.

Il examina la pièce. À côté du lit se trouvait une bouteille de rhum, remplie au quart, ainsi qu'une grande bouteille de Coke vide.

— Le pathologiste nous le dira, reprit Hayes, mais à mon avis, il était trop soûlé pour s'en sortir.

Salter approuva d'un signe de tête.

— Ça cadrerait, non ? Redescendons.

L'assortiment de meubles détrempés et noircis qui avaient constitué le stock était encore disposé pour la vente dans la boutique, bien que certaines des étagères fussent vides.

— Les gens des assurances ont déjà jeté un coup d'œil, spécifia le constable en faction. L'assistant de Drecker est parti avec eux. Il a dit qu'il reviendrait dès qu'il en aurait fini avec l'expert des assurances.

Je ne vois rien qui vaille un pet de lapin par ici, pensa Salter en regardant autour de lui. Même sous la couche de suie, il était facile de deviner que Drecker ne plaçait pas la barre très haut. Il y avait un bureau métallique bon marché, une énorme vieille machine à écrire et un classeur à tiroirs dont un côté semblait avoir été défoncé à coups de pied. Le sol était nu et le rayonnage avait été assemblé à l'aide d'un lot de vieilles bibliothèques de différentes dimensions.

— Bon. Si on en a terminé, je vais rentrer me coucher, déclara Hayes, interrompant le fil des pensées de Salter.

— Oui, merci. Merci beaucoup. (Salter serra la main de l'enquêteur.) Puis-je vous appeler si j'ai encore besoin d'aide ?

C'était autant une excuse pour l'irritation qu'il aurait pu causer qu'une demande d'assistance.

— Bien sûr, répondit Hayes. Mais je suppose que Munnings ou Hutter vont bientôt prendre le relais, non ? Vous pourrez retourner attraper des espions.

Il fit un signe de tête et partit.

Fini, les blagues, se répéta Salter.

— À mon avis, monsieur, il nous confond avec les gars de la police montée, affirma le constable, tout sourire.

Salter le regarda, cherchant une remarque qui le soulagerait. Finalement, il s'abstint, mais le constable ne se trompa pas sur l'expression de son visage et tourna les talons. Salter regarda le dos de l'homme. *Encore un ennemi,* se dit-il.

Il se pencha pour examiner la porte d'entrée que les pompiers avaient arrachée de ses gonds. Elle était pourvue de deux verrous, mais seul l'un des deux était fermé. Sur la porte arrière, qui donnait sur le stationnement de Drecker, les deux verrous étaient en place. Cela avait-il une signification ? Salter parvint à deux conclusions contradictoires mais aussi convaincantes l'une que l'autre : il mit donc le problème de côté. Il ressortit dans la rue pour dénicher des voisins qui auraient pu voir quelque chose. Des deux côtés de la rue, les maisons étaient toutes à deux niveaux. Les rez-de-chaussée étaient tous occupés par des boutiques et les niveaux supérieurs, par des assureurs et des agences de voyages. Au coin de la rue, un vieil immeuble d'habitation à trois niveaux offrait des possibilités, mais la plupart des occupants devaient être au travail. Ce ne serait pas Salter qui enquêterait dans cet édifice.

Salter retourna à la boutique du brocanteur ; en passant la porte, il faillit entrer en collision avec un jeune homme qui voulait franchir le seuil lui aussi.

— Qui êtes-vous ? demanda Salter sans préambule.

De l'intérieur, le constable le renseigna :

— C'est Dennis Nelson, l'assistant.

Il laissa Salter se présenter.

— Inspecteur Salter, fit ce dernier. J'aimerais éclaircir certaines questions.

— Sur moi ? interrogea Nelson.

Ses cheveux, d'un poil-de-carotte flamboyant, étaient coupés à la mode anglaise. Une mèche lui tombait sur le front et il portait une épaisse moustache claire dont les pointes retombaient aux coins de sa bouche. Il avait le visage doux et rond d'un chérubin adulte, dont l'expression d'empressement quasi jubilatoire lui donnait l'air d'un écolier à un

pique-nique. Sa mise vestimentaire était décontractée mais soignée : il portait un pantalon en chino et un épais chandail bleu marine. Salter estima qu'il devait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Sur tout, répondit Salter. Vous. Votre patron. Les clients habituels. Tout ce que vous pourrez me dire.

Nelson parcourut du regard la boutique toute noircie.

— Pouvons-nous aller ailleurs ? demanda-t-il. J'étais juste venu prendre les registres pour les garder en sécurité chez moi jusqu'à ce qu'on me dise quoi en faire. Pourquoi n'irions-nous pas parler dans mon appartement ? Ce n'est pas loin d'ici.

Il se leva, les deux pieds et un bras pointés dans la direction de son appartement, quelque part dans Bloor Street ; on aurait dit qu'au moindre signe de tête de Salter, une petite poussée du pied lui suffirait à se lancer pour se mouvoir horizontalement et atteindre son appartement en un clin d'œil.

Salter haussa les épaules et acquiesça. Ce lutin le distrairait agréablement d'un pompier épuisé et d'un constable vexé.

Nelson traversa la pièce, bondissant jusqu'à un classeur à un seul tiroir situé près de la caisse enregistreuse.

— Tout est là, déclara-t-il. Si vous avez une voiture, on pourrait y charger ça et partir. Je demeure sur Washington Avenue.

— Qu'y a-t-il dans la caisse enregistreuse ?

— Rien. Il devrait y avoir un fond de caisse de vingt-cinq dollars ici.

Il plongeait sous le comptoir et en ressortit une enveloppe sale pleine de monnaie et de petites coupures, qu'il brandit haut d'un air interrogateur.

— Tout le reste a été mis dans le coffre de nuit, précisa-t-il.

— Mettez l'argent dans le classeur, lui dit Salter. On va le prendre avec nous. Je vais chercher l'auto.

Quand il fut de retour, il se gara en double file et laissa le moteur en marche ; les deux hommes chargèrent le classeur sur la banquette arrière. Le constable vint refermer les portières et salua consciencieusement quand ils démarrèrent.

— Vous feriez mieux de faire demi-tour, conseilla Nelson. On ne peut pas faire le tour du pâté de maisons à cause des sens uniques.

Ils tournèrent à l'est dans Bloor Street, dépassèrent Honest Ed's en direction de Spadina Avenue, puis prirent vers le sud pour rejoindre Washington Avenue. Nelson résidait dans une maison proche de Spadina Avenue, et Salter fit monter sa voiture sur le trottoir, juste devant. Ils portèrent le classeur dans la cuisine et le placèrent au bout d'un long comptoir. À grand renfort d'essuie-tout, Nelson s'employa à débarrasser le classeur de la suie qui le recouvrait ; pendant ce temps-là, Salter étudia l'appartement. Il était décoré dans un style qu'il reconnaissait vaguement, qu'Annie identifierait dès qu'il serait rentré chez lui. Les couleurs dominantes étaient le noir et le blanc, ce qui conférait à l'appartement des allures de décor de vieux film. Le tapis était blanc, de même que le piano droit, les rideaux, l'essentiel des murs et des boiseries ainsi que certains meubles. Au centre de la pièce, trônait une grande table basse en verre noire, et l'un des fauteuils ainsi qu'un repose-pieds étaient également noirs. Au-dessus du foyer, les objets décoratifs étaient tous en verre givré, à l'exception d'une pendule publicitaire vantant les mérites des cigarettes Sweet Caporal qui provenait

d'une gare routière des Prairies et d'une autre pendule de plastique blanc sur laquelle un minuscule Harold Lloyd pendillait, suspendu à l'aiguille des minutes. Sur les murs étaient accrochés plusieurs dessins à l'encre noire représentant des personnages qui se contorsionnaient, dont le support consistait en deux plaques de verre sans cadre. Deux murs étaient entièrement recouverts de bibliothèques pleines à craquer de livres et de revues d'art.

Nelson se tenait posément dans l'encadrement de la porte de la cuisine.

— Un café, inspecteur ?

— Volontiers.

Salter s'assit, choisissant le fauteuil noir, pour le cas où il aurait de la suie sur ses vêtements. Quelques minutes plus tard, Nelson réapparut ; il se déplaçait comme s'il était sur des patins à roulettes et portait un plateau Coca-Cola sur lequel étaient posés deux tasses blanches, un pot de crème et un bol de sucre. Salter but une gorgée et trouva le café délicieux.

— Si vous voulez fumer, je dois avoir un cendrier quelque part, proposa Nelson.

— Non, merci. Bon, monsieur Nelson, parlez-moi tout d'abord de votre patron, monsieur Drecker. L'initiale « C », c'est pour quoi ?

— Cyril. Que voulez-vous savoir ? Je ne l'aimais pas, déclara Nelson.

Il souligna ses propos d'un mouvement de tasse et regarda gaiement Salter pour voir s'il avait choqué ce dernier.

— Je vois. Ça va nous faciliter la tâche, alors. Vous êtes sorti hier soir pour mettre le feu à la boutique et le tuer ?

— Oh non ! Je suis navré qu'il soit mort... (Là, Nelson adopta une pose personnifiant l'affliction.) ... mais seulement d'une manière générale.

Son sourire réapparut.

— Pourquoi ne l'aimiez-vous pas ?

— Parce que je l'ai vu escroquer des gens et parce qu'il était grossier et qu'il pétait.

Nelson prit un ton solennel. Sa gaieté n'avait pas disparu et il parlait sans rancœur, mais d'une voix claire et assurée.

— On ne doit jamais dire du mal des morts, je sais, mais si la police obéissait à cette règle-là justement, on n'arriverait jamais à rien, n'est-ce pas ?

Salter sortit son bloc-notes. Manifestement, Nelson se sentait libre d'exprimer son aversion à l'égard de Drecker sans éveiller la curiosité de Salter, mais peut-être avait-il simplement décidé que la police n'aurait pas manqué de la découvrir, de toute façon.

— En quoi consistait sa grossièreté ? s'enquit Salter.

— Il se moquait de moi ou tentait de le faire. Il était sarcastique.

— Comment ça ?

— Il se moquait de mon style de vie.

Salter désigna la pièce d'un geste circulaire.

— Tout ça ? fit-il. Je trouve ça beau, moi.

Où était le problème ? À part la pendule Sweet Caporal et le plateau Coca-Cola, tout était noir ou blanc.

Nelson posa sur Salter un regard interrogatif pendant quelques instants. Puis :

— Il ne s'agit pas de mes goûts, inspecteur, mais de mon orientation sexuelle, lâcha-t-il.

Pendant quelques secondes, Salter fut véritablement perplexe. Il finit par comprendre ce qu'on venait de lui annoncer. Il se sentait comme un bouseux et décida donc d'agir comme un bouseux, mais qui n'aurait pas de préjugés.

— Vous êtes homo, c'est ça, monsieur Nelson ? s'enquit-il, sur le même ton que s'il lui avait demandé s'il était hindou, végétarien ou nouveau dans le quartier.

— Je suis bisexuel, inspecteur, avoua Nelson comme un petit garçon incapable de mentir.

— Bien, bien. Et Drecker se moquait de ça, alors ? De quelle façon ?

Tant qu'à faire, autant épuiser le sujet.

— Il me demandait souvent si tel ou tel homme me plaisait. Et il fantasmait à voix haute sur ce qu'il aimerait faire aux clientes.

— Et que faisiez-vous ?

— Quand il allait trop loin, je lui disais d'arrêter. La plupart du temps, je l'ignorais. Une fois, je lui ai demandé pourquoi il s'intéressait tant aux histoires de gais. Ça lui a cloué le bec pendant un bon moment.

— Il ne m'avait pas l'air très attirant, monsieur Nelson. Grossier en paroles et en actes.

Salter affecta un peu plus de compassion qu'il n'en ressentait. Drecker ne lui semblait pas pire que la plupart des hommes qu'il connaissait, même s'il avait continué ses blagues de vestiaire à un âge plus avancé que la moyenne.

— Seulement avec moi, inspecteur. Les autres personnes le trouvaient admirable. Surtout ses petites amies. Elles le trouvaient tout à fait attirant.

— Ses petites amies ?

— Il en avait toujours une, parfois deux en même temps.

— C'est à cela que servait l'appartement du haut ?

— Essentiellement, confirma Nelson.

— Donc, pour vous, c'était un porc, insista Salter, tirant encore une fois profit de la méticulosité de Nelson. Pourquoi travailliez-vous pour lui ?

— Je voulais apprendre à connaître le marché torontois. Je m’y connais en antiquités et The Bottom Drawer était un bon endroit pour apprendre les ficelles du marché. Au ras des pâquerettes, en tout cas. J’espère avoir un jour ma propre boutique.

— C’était aussi un escroc, m’avez-vous dit. L’était-il au point d’avoir des ennemis qui auraient voulu le tuer ?

Nelson secoua la tête.

— Je ne le penserais pas. Ce n’était pas un si grand escroc que ça. Un filou, plutôt. Drecker cherchait toujours à acheter la marchandise un dollar pour la revendre cent dollars. Il essayait toujours d’obtenir quelque chose pour rien.

Progressivement, comme Salter réagissait avec sérieux à ses propos, Nelson devenait plus mesuré.

— Était-il connu pour cela ?

— Dans le milieu, oui. Les marchands plus importants, ceux à qui Drecker vendait quelques pièces, ne lui faisaient pas confiance. Ils demandaient toujours des renseignements détaillés sur la provenance de tout ce qu’il leur vendait.

— Ils pensaient qu’il pouvait faire du recel ?

— Ils pensaient qu’il en était capable, si ce n’était pas trop risqué.

— Qui sont ces marchands ? Avec qui a-t-il fait des affaires, disons... au cours des six derniers mois ?

Nelson désigna le classeur à tiroir.

— Tout est là-dedans, dit-il. Je pourrais vous faire une liste, mais ça prendrait pas mal de temps.

— Pour demain ?

— Sans problème.

— Bien. Poursuivons. À votre connaissance, y aurait-il quelqu’un d’autre qui aurait pu lui en vouloir ? De grosses disputes, par exemple ?

— Il y a bien eu quelques échanges verbaux vifs, dernièrement. Une vieille dame lui avait vendu une table de salle à manger pour dix dollars. Il l'a décapée et mise en vente à six cents.

— Connaissez-vous son nom ?

— Non. Drecker faisait ses transactions en argent comptant chaque fois qu'il le pouvait. Pas de facture pour des trucs comme ça. Mais c'était il y a deux mois. Après ça, il y a eu le gars qui a réparé la salle de bains, Raymond Darling. Drecker doit avoir essayé de le rouler, parce que le type est revenu la semaine dernière et qu'ils se sont disputés là-haut. Il est revenu deux fois. Je le connais : c'est l'ami d'une amie à moi. Encore un peu de café ?

Salter avança sa tasse.

— Écrivez-moi son nom, voulez-vous ? demanda-t-il en lui montrant un petit bloc de papier blanc dans une boîte de plexiglas posée sur la table basse. Et ajoutez l'adresse où je peux le trouver. Bon. J'ai encore une question, monsieur Nelson.

— Où j'étais la nuit dernière, c'est ça ?

— Oui. Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Je suis resté ici jusqu'à une heure du matin, puis je suis sorti passer le reste de la nuit avec quelqu'un.

— Quelqu'un ?

— Oui, confirma Nelson. Une femme, ajouta-t-il.

Sur son visage, s'épanouit une expression qui signifiait : « Je t'ai bien eu. »

— Son nom ?

— Julia Costa. Je suppose que vous voulez aussi son adresse.

Il écrivit les renseignements requis sur le même bout de papier qu'il tendit ensuite à Salter.

— Et jusqu'à une heure du matin, vous étiez donc ici, seul ?

— Non, rétorqua Nelson, dont le sourire disparut. Jusqu'à une heure, j'étais ici avec la personne avec qui je vis. Nous nous disputions et j'en ai eu assez. Alors j'ai pris un taxi pour aller chez Julia.

— Je vois. Cette personne pourrait le confirmer ?

— Oui. Jake rentrera cet après-midi. Pourrais-je vous demander une faveur ? Puis-je vous demander de ne pas dire à Jake où je suis allé quand je l'ai quitté ?

— Entendu. Pourquoi ?

Nelson mit les mains dans les poches et s'appuya contre le dossier du fauteuil.

— Il est jaloux, expliqua-t-il. C'était l'un des motifs de notre dispute. Il veut savoir en tout temps où je suis, mais moi, j'ai besoin d'un peu de liberté. J'ai besoin d'air.

Cela semblait être son élément de prédilection, en effet.

— Je vois, fit Salter. Jake est votre... amant ?

Il s'éclaircit la voix pour être prêt à parler plus distinctement par la suite.

— Je pensais avoir été clair là-dessus.

Les yeux de Nelson s'arrondirent de surprise feinte.

— Et il est jaloux de cette Julia Costa ?

— Il est jaloux de tout le monde, à vrai dire.

— Possessif, en somme, précisa Salter.

Il se sentait à chaque instant de plus en plus à l'aise dans l'univers de Nelson. Mis à part les goûts de Nelson en matière de partenaires, tout cela lui semblait familier. Il se leva.

— Je reviendrai cet après-midi pour avoir la confirmation de votre camarade de chambre.

Nelson se mit à rire.

— Nous faisons chambre à part, dit-il. Quand sa mère vient en ville, nous ne sommes que deux copains normaux. Et en plus, il ronfle.

Salter sourit. Il ouvrit la porte, puis marqua un arrêt.

— À propos, s'enquit-il, Drecker avait-il de la famille ?

— Sa femme. Elle est en déplacement. Je lui ai appris la nouvelle par téléphone : elle prend un avion pour Toronto cet après-midi. Mais dites donc, je pensais que vous autres étiez les mieux placés pour savoir tout ça ? ajouta Nelson sur le ton de la plaisanterie.

— Nous allons vérifier tout ça, monsieur Nelson, mais c'est plus rapide de vous le demander. Merci pour le café. Je reviens cet après-midi.



Il retourna à la gare et stationna sa voiture. L'heure du déjeuner approchait, aussi se rendit-il à pied à son club de squash où il avait organisé une partie avec un autre débutant. Ils se démenèrent sur le court, oubliant le monde entier pendant quarante minutes, puis prirent ensemble un sandwich et une bière. Il jouait au squash depuis cinq mois et, bien qu'il ne fût pas encore très bon, il persévérait avec un plaisir enfantin. Ses partenaires et lui ne savaient presque rien les uns des autres (il leur disait qu'il travaillait pour l'administration métropolitaine), mais l'exercice, l'anonymat et, surtout, le plaisir qu'il retirait de retrouver la compétition après des années, faisaient de ces parties le point fort de sa semaine.

Il se sentait plus léger, l'esprit plus libre ; il revint à pied à son bureau et salua son sergent en arrivant.

— Comment vas-tu, Frank ? demanda-t-il.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répliqua Gatenby.

— Je te demande simplement comment ça va.

— Je n'ai pas à me plaindre, répondit le sergent sur un ton perplexé.

Ils s'étaient déjà vus le matin et Salter n'était pas du genre à faire des salutations à longueur de journée.

— Je veux que tu enquêtes sur le voisinage du lieu de l'incendie, Frank. Trouve-moi si quelqu'un a vu quelque chose de louche la nuit dernière.

— Entendu. Je vais mettre les gars là-dessus.

— Demande-leur de vérifier tous les immeubles qui donnent sur la boutique.

— D'accord. Autre chose ?

— Pas pour le moment. Mais plus tard, oui. Je pense que cette affaire va nécessiter pas mal d'enquêtes de proximité.

— Votre femme a appelé pour vous rappeler votre rendez-vous chez le docteur. Quelque chose qui ne va pas, Charlie ?

Salter sursauta et leva les yeux. Les sergents n'appelaient pas les inspecteurs par leur prénom à moins d'y être invités. En prenant cette initiative, Gatenby lui signifiait qu'il était temps que Salter se rende compte de l'existence de son sergent au lieu de le tenir à distance. Salter se sentit réprimandé et très légèrement touché.

— Je ne sais pas ce qui cloche, Frank, confessa-t-il. Rien, probablement. Il y a un test qui a fait virer leur papier réactif au bleu. Je n'en sais pas plus.

Gatenby hocha la tête avec compassion et Salter se mit à rédiger un rapport à l'intention de son surintendant. Une demi-heure plus tard, l'heure était venue de retourner sur Washington Avenue et d'interroger le camarade de chambre de Nelson. Il demanda à Gatenby de dire à la veuve de Drecker, si toute-

fois elle appelait, qu'il la rencontrerait le lendemain matin, puis il partit.



À son arrivée, Nelson était cette fois très bouleversé. Son ami, Jake Hauser, était revenu puis reparti après le départ de Salter, mais pas avant que leur querelle ne reprît, avec un regain d'intensité. Nelson était si agité qu'il pouvait à peine parler. Il était en compagnie d'une autre personne, une séduisante brune au début de la trentaine, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt qui lui dénudait le ventre.

— Je m'appelle Christine Nader, fit-elle après que Salter se fut présenté. J'habite de l'autre côté du couloir. Je suis venue me plaindre du bruit qu'ils ont fait la nuit dernière, mais le pauvre Dennis était dans un tel état que je suis restée.

Elle était agenouillée près du fauteuil de Nelson et lui tenait la main, tournant presque le dos au policier.

Une bonne voisine. Salter s'efforça de réprimer la pensée qu'elle était trop bien pour Nelson. C'était probablement le genre de propos que tenait Drecker.

— Vous les avez entendus se disputer la nuit dernière ?

— Oh oui, pour sûr ! Haut et fort, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Voulez-vous un compte rendu complet de notre querelle ? cria Nelson au bord des larmes.

— Non, monsieur. Si cette dame peut confirmer que vous étiez ici jusqu'à une heure, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Je peux vous le certifier, inspecteur, assura-t-elle.

— Bien.

Salter ne s'était pas encore assis, mais il traversa la pièce pour éviter d'avoir une vue plongeante sur son décolleté.

— Et où puis-je trouver monsieur Hauser ?

— Nulle part. Il est parti pour de bon, déclara Nelson sur un ton de défi.

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

— Parce que je le lui ai demandé.

— Quoi qu'il en soit, je voudrais lui parler. À votre avis, où devrais-je chercher ?

— Je n'en ai aucune idée. Ses parents demeurent à Porcupine-Sud, mais vous ne le trouverez pas là-bas.

La femme continuait à l'apaiser en lui tapotant doucement la main.

— Où travaille-t-il ?

— À Queen's Park. Il est agent comptable au gouvernement de l'Ontario.

Chaque révélation augmentait la détresse de Nelson.

— Je vais essayer là-bas. Je repasserai demain pour prendre la liste que vous m'avez promise.

Nelson tourna la tête. La femme fit à Salter une grimace lui signifiant qu'il devait partir.

Un appel qu'il passa d'une cabine de Spadina Avenue lui apprit rapidement que Hauser ne s'était pas présenté au travail ce jour-là et qu'il n'avait pas prévenu. Personne ne savait où il était. C'était donc le premier suspect.



Il était presque trois heures. On ne l'attendait pas à l'hôpital avant trois heures et demie ; pour passer le temps, il s'occupa d'une des missions que lui

avait confiées Annie : la porte moustiquaire. Il y avait une quincaillerie dans Bloor Street, non loin du lieu de l'incendie. Salter traversa en auto les quelques pâtés de maisons qui l'en séparaient. Il entreprit d'expliquer ce qu'il voulait faire mais avant qu'il eût fini, le propriétaire secoua la tête et pinça les lèvres :

— Impossible, le coupa-t-il. Impossible, impossible, définitivement impossible.

Salter attendit qu'il eût terminé son petit couplet et qu'il avançât une explication.

— Ces roulettes sont mises en place à l'usine, exposa l'homme sans cesser de secouer la tête. (Salter mourait d'envie de se pencher vers lui et de poser sa main sur son crâne pour le faire arrêter.) Il vous est impossible de réparer ces maudites affaires vous-même.

— Vous voulez dire qu'il faut que je rapporte cette porte à l'usine ? demanda Salter.

— C'est ça, répondit l'homme avec l'aplomb dogmatique de celui qui ne sait pas de quoi il parle. De quelle marque est-elle ?

— Je l'ignore. Est-ce que c'est inscrit dessus ?

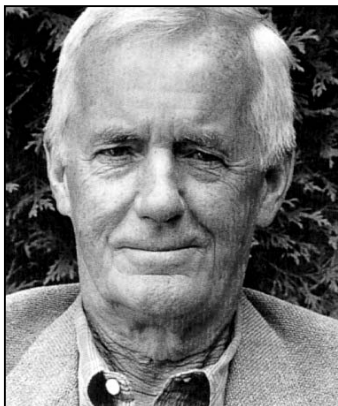
— Ça devrait, non ? Ce que vous devez faire, c'est trouver qui a fabriqué cette porte et voir s'ils font les réparations. Vous devrez sans doute acheter une porte neuve. Ça fait longtemps que vous l'avez ?

— Dix ans.

À ces mots, l'homme ferma les yeux, se tourna de côté et recommença à secouer la tête.

— Ils ont fort probablement mis la clé sous la porte, finit-il par dire. Ce genre d'usine disparaît du jour au lendemain.

— Auquel cas je devrais remplacer tout le maudit système ?



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Death in the Old Country*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

001	<i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>	Jean-Jacques Pelletier
002	<i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
003	<i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1)	Élisabeth Vonarburg
004	<i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2)	Élisabeth Vonarburg
005	<i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3)	Élisabeth Vonarburg
006	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
007	<i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
008	<i>Lames sœurs</i>	Robert Malacci
009	<i>SS-GB</i>	Len Deighton
010	<i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4)	Élisabeth Vonarburg
011	<i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)	Francine Pelletier
012	<i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5)	Élisabeth Vonarburg
013	<i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>	Esther Rochon
014	<i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
015	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
016	<i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	<i>Le Silence de la Cité</i>	Élisabeth Vonarburg
018	<i>Tigane -1</i>	Guy Gavriel Kay
019	<i>Tigane -2</i>	Guy Gavriel Kay
020	<i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	<i>L'Archipel noir</i>	Esther Rochon
023	<i>Or</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	<i>Les Lions d'Al-Rassan</i>	Guy Gavriel Kay
025	<i>La Taupe et le Dragon</i>	Joël Champetier
026	<i>Chronoreg</i>	Daniel Sernine
027	<i>Chroniques du Pays des Mères</i>	Élisabeth Vonarburg
028	<i>L'Aile du papillon</i>	Joël Champetier
029	<i>Le Livre des Chevaliers</i>	Yves Meynard
030	<i>Ad nauseam</i>	Robert Malacci
031	<i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	<i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	<i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	<i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>	Jacques Côté
035	<i>La Voix sur la montagne</i>	Maxime Houde
036	<i>Le Chromosome Y</i>	Leona Gom
037	(N) <i>La Maison au bord de la mer</i>	Élisabeth Vonarburg
038	<i>Firestorm</i>	Luc Durocher
039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapiserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapiserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapiserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright

Collection «Essais»

001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron, Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?

VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

UNE ODEUR DE FUMÉE
est le quatre-vingt-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE



Une odeur de fumée

Cyril Drecker, un antiquaire de Toronto, est mort par asphyxie dans l'incendie criminel de son commerce. Accident, suicide, meurtre prémédité? Charlie Salter, à qui le surintendant Orliff a confié l'affaire – le Bureau des homicides est toujours aussi débordé –, trouve aussitôt plusieurs suspects potentiels.

L'employé de Drecker, Dennis Nelson, n'appréciait guère son patron, et son ami Jake – Dennis est bisexuel – n'a pas été vu depuis le soir de l'incendie. L'épouse et associée, quant à elle, ne pleure guère la mort de son mari, pas plus que Julia Costa, la maîtresse de Drecker qui, d'ailleurs, est aussi l'amie de Dennis...

Mais Charlie sait que tant qu'il n'aura pas trouvé le mobile du crime, il ne pourra coincer son auteur. Alors, tout en gérant sa vie au mieux – Annie a découvert des magazines pornos dans la chambre de leur fils Angus, lui-même doit passer à l'hôpital des examens médicaux qui l'angoissent... mais pas autant que la porte moustiquaire qu'il doit réparer! –, Salter cherche à comprendre « pourquoi » on a incendié le commerce de Drecker. Le problème, c'est que le temps presse s'il veut résoudre l'affaire avant qu'on la lui retire!

TEXTE INÉDIT



12,95 \$

9 782896 153992 Extrait de la publication 6,90 € TTC